

Section II: Les Interactions des Formes de Savoir dans la Conservation

Remarques d'Introduction

David Watts
Université de Yale

La présente section s'intitule «Les interactions des formes de savoir dans la conservation»; je suis certain que nous avons tous des idées et des questions pertinentes qui nous viennent à l'esprit à propos de ce sujet. Les coordonateurs de cette conférence ont posé la question ainsi: «Comment est-ce que les sciences naturelles, les sciences sociales et le savoir local ont contribué, par leur action différentielle, à créer et à mettre en place des projets de conservation?» Je suis tenté d'y répondre en disant que malheureusement, dans beaucoup trop de cas et trop de parties du monde, ni le «savoir local» ni les connaissances théoriques les mieux informées ont eu un impact important sur l'implémentation des projets de conservation. Si la situation était différente, nous ne serions peut-être pas obligés de créer ce volume. Nous nous trouvons ensemble aujourd'hui pour aborder la question de savoir comment les sciences naturelles, les sciences de l'homme et le savoir local pourront, de façon complémentaire et synergique, avoir plus d'influence, et pourront ainsi aider l'implémentation des projets de conservation à réussir dans la région du fleuve Sangha.

Comme je ne travaille pas moi-même dans cette région, je me trouve en quelque sorte étranger. J'étudie la biologie des primates (non-humains) en voie de disparition qui habitent, comme par hasard, dans les forêts des pays Africain. Mais mes efforts professionnels ne touchent pas directement sur la planification et l'implémentation des politiques de conservation, ni sur l'analyse des aspects historiques ou socio-économiques des problèmes de conservation. De plus, je ne prétends pas être le porte-parole des Ougandais et des Rwandais avec qui j'ai collaboré pendant mes recherches, bien que j'aie été en quelque sorte leur étudiant informel. Ceci dit, il me serait impossible de mener mes recherches et rester insouciant de la complexité et de l'importance des problèmes que nous soulevons. Comment les ONG de conservation peuvent-elles mieux incorporer des recherches bien informées des sciences sociales et de la biologie? (J'admetts ici que «bien informées» n'équivaut pas forcément à «la vérité universelle»). Comment est-ce que les ONG de conservation peuvent mieux se servir de leurs propres données de recherche, en fonction de leurs efforts de planification et de soutien social? Comment peut-on motiver les gouvernements nationaux, les donateurs

des gouvernements à l'étranger, et les institutions financières internationales à mieux comprendre les implications de telles recherches et à les incorporer dans leurs politiques? Les sociologues et les biologistes, qui se trouvent parfois à l'encontre l'un de l'autre, peuvent-ils rendre fécondes leurs différences?

Je vous offrirai une anecdote pertinente: c'est peut-être une façon extrême d'exprimer quelque chose qui a déjà été soulevé et qui risque de provoquer plus de discussion. Elle relève d'une conversation que j'ai eu en Ouganda, il y a quelques années, avec un collègue qui a été à l'avant-garde de l'effort d'octroyer à la recherche biologique une place importante dans la formulation et dans la promotion des politiques des zones protégées. Pendant cette conversation, il a réprouvé les gens qui encourageaient l'intégration de la conservation et du développement, en les traitant de «homophiles» [*homohuggers*]. C'est à dire de trop privilégier les êtres humains dans leurs interventions dans le monde naturel. Je suis sûr que la plupart d'entre nous ici seraient bien vexés d'entendre quelqu'un nous traité de la sorte, surtout si on comptait cette personne parmi nos amis. Je ne partage pas les sentiments de mon collègue, mais je comprend la frustration qui les ont fait naître. Ce sentiment vient du fait qu'il a vu échouer trop de projets; il a vu continuer la dégradation de l'environnement, malgré les sommes plus ou moins énormes qui ont été versées au nom de la conservation.

J'énoncerais cette frustration d'une autre manière. Le moins que l'on puisse dire est que des contradictions persistent entre la rhétorique de la durabilité et la réalité de la plupart des vies dans cette ère de globalisation et des programmes d'ajustement structurel, malgré les progrès modestes mais importants de la conservation, parsemés par ici et par là en Afrique. J'ajouterais que mon collègue a raison de dire que si les populations locales avaient le choix, elles ne choisiraient pas forcément de se comporter conformément à nos idées de ce qui leur serait bénéfique à long terme. Mais mon collègue refusait de reconnaître le déséquilibre de pouvoir qui limite trop souvent les possibilités des gens locaux à former leurs propres intérêts futurs. Tout de même, la résolution du désaccord de mon collègue ne s'avéra possible qu'en transformant la rhétorique de pouvoir individuel et de durabilité en réalité.

En abordant la façon dont nous, en tant que planificateurs des politiques et gérants des ressources, comprenons les besoins et les perspectives locaux et incorporons ces derniers à la planification de conservation, nous deviendrons portes-paroles des gens qui n'ont pas forcément une voix dans les forums plus larges du monde. Nous nous confrontons au défi de donner la parole aux communautés locales et de les aider à se procurer plus de pouvoir. Un groupe

remarquable de gens a participé à la conférence et au volume je le reconnaiss. Mais je dois remarquer qu'il en manque; je n'entends pas les petits cultivateurs, les chasseurs, et les trafiquants du Cameroun ou du Congo nous poser des questions sur la façon dont nous, en tant qu'étrangers, les représentons. Certes, le savoir local n'est pas monolithique, tout comme ne l'est pas le nôtre. Si des gens de la région du Fleuve Sangha étaient réunis ici avec nous pour partager leur savoir des rapports d'usage des ressources naturelles, ils ne se mettraient probablement pas tous d'accord entre eux, pas plus qu'avec nous, sur chaque point que nous abordons.

DAVID WATTS est professeur d'anthropologie physique à l'Université de Yale. Il a mené des études approfondies dans les Montagnes Virunga du Zaïre et au Centre de Recherche de Karisoke au Rwanda. Il entreprend actuellement d'étudier les chimpanzés dans la Forêt Nationale Kibalé de Ouganda.

Bibliographie sommaire:

- 1989. Infanticide in Mountain gorillas: new cases and a reconsideration of the evidence, *Ethology* no. 81:1-18.
- 1993. avec A. E. Pusey. Behavior of juvenile and adolescent great apes. Dans *Juvenile primates*, M. E. Pereira, L. A. Fairbanks, eds., Oxford: Oxford University Press.
- 1994. Agonistic relationships between female mountain gorillas (*Gorilla gorilla beringei*). *Behavioral Ecology and Sociobiology*, Vol. 34: 347-358.

David Watts, Department of Anthropology, PO Box 208277, 51 Hillhouse Avenue, Yale University, New Haven, CT 06520, U.S.A., Tel: 203.432.3700; Fax: 203.432.5036; E-mail: david.watts@yale.edu